

Rose du Yémen.

Les tribus s'étaient réunies sur les courses de chameaux. On avait dressé les camps sur un terrain onduleux pour laisser aux coureurs toute la plaine. Cœur d'Assem était adolescent de toutes richesses et dont les parents possédaient des troupeaux, chacun devait disposer au moins de deux dromadaires fins. Yasi, fils de Thor, n'avait rien, pas même un chameau rose; son père fabriqua des outres et affila deux pointes de lances. Mais Yasi, bien que pauvre, savait dompter les coureurs mieux qu'un fils de chef; il était habile dans l'improvisation des vers; et quand, drapé dans son manteau troué, il passait devant la scure, les femmes, en le regardant, laissaient déborder leurs amphores. Pourtant, depuis des jours, son inspiration était tarie; il ne se montrait plus autour de la fontaine. Couché dans le sable, ses vastes prunelles immobiles, il songeait avec humilité qu'il ne pourrait prendre part aux courses. Il songeait aussi avec langueur à la grande tente ouverte, dressée au milieu de la plaine, où, selon l'usage, les jeunes filles rituellement enveloppées, étaient assises. Au passage des chameaux, elles arrachaient leurs voiles, et les cavaliers emportaient dans l'impétueuse galopade, la vision éblouissante et fugace des chevelures dénouées, des faces, des gorges et des bras nus. Et Yasi répandit du sable sur sa tête et moutit sa pauvreté. Sur le sol aveuglant de lumière, soudain une ombre se projeta. Le jeune homme leva les yeux et il vit Assem accroupi à côté de lui. C'était un fils de riche et qu'il n'aimait pas. Tous deux restèrent silencieux, chacun évitant de parler le premier. Enfin Assem dit à Yasi: —Voilà. Je dois courir; mais la vitesse des bêtes me donne le vertige. Or, la fille de Hossaine, celle que l'on appelle la rose du Yémen, ne veut m'agréer pour époux, que si je suis le vainqueur de la course. Il se tut de nouveau; Yasi, pour dissimuler le tremblement de ses mains, les enfouit dans le sable. L'autre reprit: —Si tu veux courir à ma place, et si tu arrives premier, je te donnerai et mon salaire, et mon manteau, et ma chameau blanche. —Je veux bien, dit Yasi. Mais il était devenu triste, car il pensait à la fille de Hossaine. II. —A la fin des mousquetaires, les chameaux partaient. Elles sautaient, bondissaient, puis allongeaient l'écart de leurs jambes effilées, elles volaient comme des touffes de laine fauve; et, blondes comme des grains de sable, elles se confondaient à la blancheur du sol. Yasi, emmitouflé dans les habits d'Assem, galopait en tête vers la tente ouverte. Les jeunes filles laissèrent tomber leurs voiles. La chameau passa comme un éclair. Mais Yasi avait entrevu la nudité d'une gorge, il avait distingué au vol trois points roses: une pendeloque de corail, et de chaque côté, comme deux petits grains insurés. Les dunes se muèrent devant ses yeux, elles s'éloignèrent et s'élevèrent comme un corps qui fuit, elles reviennent et s'effient comme des formes anouées. Et tout ces remous, Yasi voit frissonner trois points de pourpre, trois perles de corail rose. III. —Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, que vois-je! Lui! Lui! J'ai peur... Est-ce que je deviens fou? André, André! La malheureuse femme se renversa, évanouie, dans les bras de l'Américain qui s'était précipité pour la soutenir. —Qu'avez-vous fait, monsieur? vous venez de tuer Mme de Carol! —Je ne pouvais m'attendre à une telle émotion, fit le juge; Mme de Carol n'est qu'évanouie, d'ailleurs, cette confusion... —Vous l'ignoriez pas que je ressemble un peu à ce que je ressemblais à son mari. Avez-vous remarqué quel est le nom de la fiancée de mon cousin, la jeune fille séquestrée par ce Duvarger? —Oui, Mlle de Carol. —Eh bien, c'est la fille du suicidé du député. Les deux hommes se trouvaient devant la porte du bureau. Brusquement M. de Marville ouvrit et força pour ainsi dire Snorby à entrer, le poussant en avant. Au milieu de la pièce se tenait debout une femme en grand

Il a négligé sa bête; il a oublié la course. Depuis longtemps les autres l'ont dépassé. Il ne s'en inquiète pas; il s'en réjouit presque; il voudrait rétrograder, pour se jeter dans la poussière devant la tente ouverte. Enfin il arriva au but. Il n'entend pas les quolibets des coureurs; il n'écoute pas les imprécations d'Assem. Indifférent, il se laisse dépouriller du manteau, des armes et de la chameau, trésors dont sa pauvreté avait rêvé tant de nuits... Subitement, il s'élança sous le ciel de feu; sur la plaine sans ombre, il court. Il a perdu son bracelet de silex, sa ceinture est dénouée, le voile glisse de sa tête; mais il court. Devant la tente de Hossaine, il s'arrête, pantelant, saupoudré de sable. —Je demande en mariage la fille Ouarda-al-Yamana. (La rose du Yémen). —Ouarda-al-Yamana... Est-ce que d'avoir vu courir les compagnons de ton âge t'a rendu fou? Sont-ce les mirages du Nefhoud qui t'ont halluciné? Ou, as-tu, jeune amoureux, humé l'ivresse dans les plantes odorantes des dunes? —Que faut-il pour me la donner? —Ce qu'il faut! De la raison à toi; à moi des chameaux. —J'en aurai. Et Yasi, le cœur bondissant de rage, sortit de la tente. Il trouva Ouarda au milieu des jeunes filles. —O toi, qui fleuris comme la lande sous la rose; je veux te parler, suis-moi à la fontaine. Elle l'y suivit. —Je t'ai vue. Je courais à la place d'Assem... —Où j'ai vu. —Où j'ai vu. —Je passais sur ma chameau comme un voyageur assoiffé au désert. Tu étais l'arbre aux deux fruits succulents, où l'on boit la vie. —Je t'ai vue. —Je passais sur ma chameau comme un roi malade sur son trône. Tu étais la plante aux corolles de parfum qui enchantent l'insomnie. —Je t'ai vue. —Je passais sur ma chameau comme le batelier dans sa pirogue. Tu étais la branche de corail transparente sur l'eau. A ses deux pointes roses mon cœur s'est échauffé. —Ton père a raillé ma pauvreté; je serai riche. Je pars; je reviendrai quand j'aurai des chameaux pour lui et des anneaux pour toi... M'attendras-tu? —Je t'attendrai. —Fleur de mon aube, donne-moi à boire dans le creux carminé de ta main. Elle se pencha vers la fontaine et lui tendit sa main. Il but une gorgée, puis il dit: —A toi, maintenant, bois ce qui reste. Elle porta sa main à ses lèvres; mais une goutte s'échappa à travers ses doigts et roula lentement dans l'échancrure de sa robe. Elle la regarda couler; et tout vibrant d'amour, il supplia: —Me t'en prie, je t'en prie, montre-moi la petite perle de corail suspendue à ce fil, et qui se perd dans la beauté de ton corps. Elle retira sa pendeloque; il la prit entre ses lèvres, et il crut y trouver le goût de sa chair. Alors, troublé jusqu'au fond de lui-même, épouvanté de son amour, il s'enfuit. III. Un soir de pleine lune que les sables scintillaient sous la rosée—des années s'étaient écoulées depuis le départ de Yasi—un seigneur nomade, suivi d'une caravane, arriva au camp. Cet homme, aux vastes prunelles, dont les yeux ondules et le front balafré attestaient une vie d'aventures, était drapé dans des vêtements lamés d'or; et les parfums dont s'embournaient les jeunes mariés s'échappaient de sa personne comme d'une cassolette. D'un pas guerrier, il pénétra dans la tente du chef.

—Reconnais-tu—dit-il à Hossaine—reconnais-tu Yasi, fils de Thor, dont naguère tu es raillé la pauvreté et l'amour? Il marcha vers l'entrée, souleva brusquement le rideau, qui était retombé derrière lui, et d'un large geste hautain, montrant la caravane. —Regarde au dehors, dit-il. Vois mes chameaux et mes juments et mes bêtes de somme qui pleurent sous le butin!—Où est ta fille? —Elle est morte. Le rideau glissa des mains de Yasi, qui s'affala contre le mât de la toiture. Et le heurt fut si rude que toute la tente en trembla. Enfin, ramenant autour de lui son manteau: —Viens me montrer sa tombe. Les deux hommes sortirent, ils marchèrent l'un derrière l'autre, silencieux. Ils passèrent entre les rangées de chameaux accroupis et qui beuglaient à leurs débordements. Hossaine, le cœur enfiévré, regardait ces richesses. Yasi, à chaque bête, se rappelait un danger devenu inutile, chaque présent évoquait en lui la mort d'un espoir et des grosses larmes tombèrent une à une sur ses robes de fête. Ils accédèrent à un petit tertre de sable, sur lequel s'élevait une stèle. —Voilà la tombe d'Ouarda, dit Hossaine. —Puis il s'en alla. Yasi s'arrêtait sur le sépulchre, et ses bras étreignaient la stèle, il pleurait. Il creusait la pierre, il baissait la poussière; au tombé il gémit sa longue et vaine ardeur. Et vers les solitudes argentées, le souffle de la nuit emportait les plaintes de l'amarant. Subitement, il se redressa et vit derrière lui une jeune fille qui tirait le pan de son manteau. —O toi qui aimes et qui pleures, tu pleures une tombe vide!—Je ne puis dormir dans la tente, tes sanglots déchirent mon sommeil. —La fille de mon père n'est pas morte. On lui a dit que tu avais péri dans la bataille. On t'a marié avec Assem. Ils sont partis, car Assem te craignait; et mon père, redoutant ton retour, fit dresser ce simulacre de sépulture pour satisfaire à ta douleur. Ouarda demeure parmi la tribu des Harb, dans les montagnes du Hedjaz. Le Bédouin bondit vers sa plus rapide chameau, et sans même éveiller ses hommes, il partit. Et déjà loin, il cria à la jeune fille: —Que Dieu te rende en joies, ce qu'il m'a prodigué en souffrances. Il chevaucha dix jours et dix nuits, sous l'accablant du soleil, sous le souffle sinistre des vents, il traversa des océans de feu, il franchit des falaises de basalte. Il haletait de fièvre, ses dents claquaient, ses lèvres se déséchèrent; ses blessures anciennes se rouvrirent. Enfin il atteignit la tribu des Harb, campée sur les gravas du Grand Désert. Il entra dans la tente d'Assem. Une femme y filait du «testi». Elle était seule. C'était Ouarda. —Je t'en prie, donne-moi à boire, lui dit-il. Elle se leva et lui apporta du lait de chameau. Il but une gorgée, et lui rendant le vase: —A toi, maintenant, bois ce qui reste. Et il la regarda. Alors elle le reconnut. Elle se précipita vers lui, mais il la chancela comme un homme ivre. —Je me meurs, dit-il. Elle lui prépara une couche, il s'y étendit. Elle s'assit à côté. Il avait perdu connaissance et pleurait comme devant la tombe vide. Enfin il se calma; il ouvrit les yeux et voyant Ouarda près de lui, il se rappela leur jour heureux, et il rit comme un enfant. —Te souviens-tu lorsque tu m'as donné à boire dans le creux de ta petite main? Et il fit semblant

d'y boire jusqu'à la dernière goutte. —Dis, as-tu toujours la pendeloque de corail rose qui se perdait dans la beauté de ton corps? Elle la lui montra; et il porta à ses lèvres. Et doucement, avec ses doigts, il appuya sur l'étoffe qui se tendait sur la gorge gonflée: —Ma rose du Yémen... ma petite rose des collines blondes... murmura-t-il. Et sa tête retomba sur la poitrine d'Ouarda... Il était mort. LA VIEILLE AMIE. Vous n'avez pas aimé quand il était jeune. Et maintenant que l'âge fait les sourcillets, le front ridé, les yeux voilés, le brocart échappé à vos doigts, le chapeau... Et vous aviez, ma chérie! employé mieux vos yeux. —Même quand le passé vous dit qu'il faut l'oublier. Vous sur les régimes de jete intérieures. Comme l'église en garde une odeur d'œufs. Car, sachez-le! l'amour que vous traitez de l'étrange des revenez-vous et compatissants. L'épreuve n'est-elle pas de vous se fait mal. Se souvenir—à l'ère que la chère demeure Eroque le sourire curé des absents. Se souvenir: c'est être encore deux quand on est un. Déjà! Au fond du parc, accoudé à l'appui de pierre, les yeux perdus dans le grand ravin sombre, elle songeait. Au-dessus d'elle, les branches des arbres pleuraient un chant de tristesse, et la lune pleine, réduite à l'aspect d'un petit disque nébuleux, mettait des lueurs roses au passage des nuages. Tout à-coup, une sigre brisée se leva; les feuilles malades frissonnèrent, et quelques-unes se mirent à planer comme planent les oiseaux affligés autour du nid perdu. —Déjà!... fit instinctivement la jeune fille. Oui, déjà! C'était l'automne, et ses tristesses et ses mélancoliques précautions. Impressionnée, grelottant un peu sous la première morsure du froid, l'âme étreinte et quelque peu angoissée, la jeune fille gracieuse et frêle quitta les grands arbres où l'abri couturier se refusait à sa rêverie, et elle reprit lentement le chemin de la maison. Tout y était gai, tout y était tiède, tout y était accueillant, tout y était souriant et intime. Et comme elle n'avait que dix-huit ans, somme toute, et qu'à cet âge les impressions s'inscrivent sur l'âme comme un coup d'aile d'oiseau sur le miroir d'un étang, la jeune fille oublia vite. Quelques minutes ne s'étaient pas passées qu'à l'unisson d'amis qui l'adoraient, de parents qui l'adulaient, de grands-parents dont elle était le culte, Germaine riait de toutes ses dents et de toute sa radieuse jeunesse, mettant autour d'elle la vie, la joie, le rayonnement dont existaient tous ces êtres. Et, ainsi, quelques temps passèrent. Et ce fut l'hiver, maussade, rude, quinteux, mortel. Les grands hêtres avaient semé leur parure brunie dans la neige, leurs branches noires craquaient sous le poids du givre et laçaient vers le soleil des appels éperdus; les oiseaux amaigris, frêles, esourdis, se seraient les uns contre les autres, et ce n'était plus des vols fiers roux que mettaient aux nanges la lune, mais des coulées livides et glacées. Tout se tenait silencieux et craintif, l'âme passionnément tendue vers le renouveau des choses. II. Or, on vint proposer à Germaine un mariage de raison.

«Tout y était», comme on dit chez les notaires, et le ton dont la confidence fut faite indiquait assez la nécessité de consentir. Ah! c'est que les parents, et les grands-parents, et les grands amis, si pleins d'affection qu'ils fussent pour la fillette, n'entendaient pas lui laisser organiser sa vie d'après ses songes, d'après ses imaginations, d'après ses chimères! Ils voulaient bien la choyer, la gâter, l'emmitoufler, la traiter comme la fleur précieuse qu'elle était; mais c'était au moment que l'on causait mariage, halte-là, petite! C'est le mariage de raison qui prévaut. Tu te marieras... ou tu diras pour quoi? —Déjà! pensa la pauvre. Puis, elle consentit, parce qu'elle n'avait réellement rien de mieux à espérer, et ce n'est que le désir virginal, quelque aspiration vers un idéal de pensionnaire romanesque,—dont on aurait ri, sans doute. Le héros du rêve, est-ce que l'on compte, aujourd'hui? Et l'on fit le mariage de raison. C'était un fort honnête homme, un magistrat comme il en est tant, la bonne moyenne. Au physique, la moyenne aussi. Un de ces êtres vagues qui peuvent parcourir Paris du matin au soir sans que personne les regarde. Les désirs, les aspirations, les rêves, Germaine les bannit. Elle ferma son cœur et empêcha son âme de battre. Elle prit une attitude et une allure en rapport avec sa situation nouvelle, adopta un teint de cire qui seyait à sa beauté et, triste à mourir, désillusionnée sans rien connaître, elle se traîna, citée partout comme le modèle des épousées. Les étés passèrent, puis les automnes, puis les pénibles hivers, puis les printemps étincelants. Et, un matin, devant son miroir, où elle songeait, Germaine aperçut un cheveu blanc. —Déjà! dit-elle. Mais elle continua bravement son existence. Elle acceptait les devoirs comme des devoirs, et les rares plaisirs sans plaisir. Irréprochable, elle l'avait été dès l'abord; elle resta irréprochable, tenant la maison, souriant à tous, louant la banalité insupportable de l'homme à qui on l'avait unie, gardant au plus profond de son cœur les amertumes, les douleurs et les désillusions. III. Et enfin, vint la vieillesse! Elle l'accueillit d'un sourire. La vieillesse, n'était-ce pas la fin, n'était-ce pas le repos, n'était-ce pas la délivrance! Maintenant, c'est par centaines qu'apparaissent les cheveux blancs; bientôt, il n'y en aurait plus d'autres! Elle les regardait avec complaisance, ainsi que les rides qui envahissent son fin visage, et les maigreurs dont se déformaient ses mains, jadis si parfaites. Mais quand vint le jour de l'adieu définitif aux choses de la terre la triste résignée eut une dernière révolte. Elle pensait à ce que la vie contient de bon, et ce que la vie lui avait refusé. Elle songeait aux rêves d'autrefois, sous les grands hêtres, au doux héraut atavique, à la petite somme de poésie qui lui était nécessaire et que personne ne lui avait jamais donnée. Et, au moment de rendre son âme pure: —Déjà! notre vie entière n'est-elle pas faite de ce tout? PENSÉES. L'exaltation du sentiment militaire est la forme la plus populaire d'un culte que nous rendons à la patrie. L'expérience des révolutions nous dégoûte de tout ce nous habitait à tout. Il faut un grand courage pour porter sa peine tout seul. La paresse est un art, l'oisiveté n'est qu'un métier. L'expérience est une cicatrice.

ANASTASIE (La censure) SE MEURT EN FRANCE. Il y a quarante ans—c'est à dire au début de l'empire libéral—que les censeurs des Parques ont engagé avec ceux d'Anastasio une lutte inégale pour cette dernière. Temps de calme et doux arbitraire où la censure se personnifiait sous les traits d'un peu effacé, mais aimable, de M. Hallays-Dabot, l'homme de la tradition, qui avait été secrétaire de la première commission formée au rétablissement de la censure par la loi du 30 juillet 1830. M. Hallays-Dabot fut longtemps le collaborateur de Planté, l'inspecteur dont s'amuèrent, pendant un quart de siècle, non pas grand Dieu! les auteurs dont il s'abrait les manuscrits, mais les petits journaux qui signalaient ses terreurs prodromiques à l'endroit d'une ligne, d'un mot suspect de déplaire au pouvoir ou de chiffonner, comme a dit Murger, la tunique de la morale. Le père Planté fonctionnait avec sérénité. Son rapport sur la «Dame aux Camélias» passa, et les yeux de Dumas fils, pour le chef d'œuvre de la jocrisserie contemporaine. Mais les démocrates d'alors avaient perdu le droit de dauber Planté, trop fort, car la censure de la première république avait reculé les bornes du despotisme bête. N'est-ce pas un ministre du Directoire qui osa écrire: «Je suis informé que chaque fois qu'on représente le «Glorieux», cette réponse de Pasquin: —Apprenez, Pasquin, que le mot de «monnaie» n'est pas la monnaie. —Est-ce que vous n'avez pas vu de ces applaudissements qui démontrent l'aveuglement pour le mot de «citoyen». Il sera prescrit de supprimer ce passage. A quelques mois de là, un autre «patriote» avait dénoncé l'auteur Gaveaux comme coupable de dire mollement la «Marseillaise», et vers cette même date parut cet arrêté qui étonnera même aujourd'hui après Fachoda, et qui vise le théâtre des Variétés-Montausier: «La pièce de «Paméla» ne peut pas être jouée parce qu'elle produit sur le théâtre des Anglais intéressants et que tous les efforts du gouvernement sont dirigés sur ces insulaires. Aujourd'hui, il faut le reconnaître, la suppression de la censure étonnerait peu le public car, en fait, Anastasio est bien malade. Le très aimable et très intelligent chef du bureau des théâtres, le baron de Chapelles, reçoit des instructions de laisser faire, laisser passer, auxquelles il se conforme de telle façon qu'on se demande de ce que peuvent bien couper aujourd'hui ces classiques censeurs si tant est qu'ils figurent encore dans le mobilier des Beaux-Arts. Notez que dans les rares occasions où la censure déclare injuable tel ou tel passage de pièce, il arrive, souvent, que les théâtres où se joue cette pièce, après avoir obtenu le jour de la première, rétablissent aux autres représentations le passage supprimé. «Et si ce n'était que cela, avait l'autre jour mélancoliquement devant nous un des censeurs, mais quelquefois ils en ajoutent.» Allez donc envoyer un inspecteur pour relever ces incartades. Il faudrait au moins un de ces fonctionnaires par théâtre parisien et surtout montmartrois, et c'est pour le coup que les faiseurs de revues s'empresseraient de rires contre la censure des couplets «crausés» que cette pauvre censure serait invitée à laisser passer. Pourquoi ne pas payer vos emplettes au comptant et demander des Trading Stamps violets?

LA FEMME-CANON. Le fait ne s'est pas passé aux Etats-Unis; il n'en est pas moins intéressant: Mme veuve Swelkebe, Belge, âgée de vingt-neuf ans, habitant Montataire, vivait maritalement depuis quelque temps avec un de ses compatriotes, Théodore Brackman, employé aux forges. Sur le même palier vivait une dame Descubis, âgée déjà d'une cinquantaine d'années, mais d'une santé robuste et d'une force et d'une agilité peu communes. Elle avait jadis appartenu à une troupe foraine sous le titre significatif de la «femme-canon». Elle se vantait volontiers, après dîner, d'avoir pratiqué dans toutes les règles la lutte, la boxe et la savate. C'était le bon temps, disait-elle avec un soupir: Le faux ménage belge était souvent troublé par des querelles. Brackman, ivrogne, brutal et jaloux, faisait des scènes fréquentes à son amie, la frappait rudement et l'avait plusieurs fois menacée de mort. Quelques propos vifs avaient été échangés à ce sujet entre lui et la voisine. «Prenez garde, disait-elle; si vous me forcez à me mêler de vos affaires, il vous en coûtera.» A la suite d'une querelle plus vive que d'habitude, Mme Descubis, entendant des cris déchirants poussés par Mme Swelkebe, accourut à son secours. La porte était fermée. D'un vigoureux coup d'épaule, la «femme-canon» la fit sauter et pénétra dans le logement. Il n'était qu'un temps. Brackman avait terrassé son amie, la tenait par les cheveux et s'efforçait de lui scier la tête avec son couteau, enfoncé jusqu'à un manche dans la gorge de la victime. Mme Descubis, d'un coup de poing formidable en pleine figure, fit lâcher prise à l'assassin qui roula à l'autre bout de la pièce. Il se releva furieux, le couteau à la main; mais, avant qu'il eût en le temps d'en frapper son adversaire, une grêle de coups de pied et de coups de poing lui firent jeter son arme et reconner à la lutte. Affolé, il ouvrit la fenêtre et sauta du deuxième étage. Il eut la chance de ne pas se faire de mal en tombant et put prendre la fuite. L'enquête de la gendarmerie fait supposer qu'il a dû prendre à Creil un train pour Lille. Le médecin appelé pour soigner la victime a constaté que c'était par miracle qu'elle n'avait pas été décapitée, la lame du couteau s'étant faussée sur les vertèbres du cou. Son état est très grave, mais on ne désespère pas de la sauver. Si elle en revient, ce sera grâce aux biceps de la «femme-canon». Un bienfait de la Hongrie. Sous les auspices de la Compagnie Apollinaire de Londres, une eau minérale de grande valeur, adaptée à l'usage médical, a été introduite dans ce pays sous le nom d'«Apetta». Ce produit est une eau amère provenant, toute pure et dans une condition parfaitement naturelle, de sources situées près de Budapest, Hongrie. Elle appartient à la classe des eaux purgatives, mais il se trouve que son action est d'un caractère doux et non-irritant, à cause de la présence d'une grande quantité de sulfate de magnésie qui surpasse en volume le sulfate de soude. Le premier de ces sels est un purgatif plus doux et l'action que peu rude du sulfate de soude dans les autres eaux est en conséquence, dit-on, située dans l'«Apetta».

tué? —Non, l'accusé qui s'est tué n'était pas coupable et je vous l'ai dit tout à l'heure; sa mort est un grave remords pour ma conscience. La mise en liberté d'André de Carol n'était plus qu'une affaire de temps, je commençais à croire à son innocence, sa mort seule m'a empêché de l'établir. —Quel est le rapport entre l'affaire actuelle et...? —Savez-vous quel est ce Duvarger, blessé mortellement aujourd'hui? interrompit M. de Marville. —Un financier véreux, je crois... —Il fut le principal témoin de l'affaire du boulevard Haussmann, j'allais peut-être en faire l'accusé, lorsque André de Carol, en se tuant, fit ébranler mon système. —Bien étrange! —Avez-vous remarqué quel est le nom de la fiancée de mon cousin, la jeune fille séquestrée par ce Duvarger? —Oui, Mlle de Carol. —Eh bien, c'est la fille du suicidé du député. Les deux hommes se trouvaient devant la porte du bureau. Brusquement M. de Marville ouvrit et força pour ainsi dire Snorby à entrer, le poussant en avant. Au milieu de la pièce se tenait debout une femme en grand

était Mme de Carol puisque vous ne l'aviez jamais vue, et qu'elle m'a juré ce matin même qu'elle ne connaissait pas William Snorby autrement que par ses bienfaits! L'Américain baissa la tête anéanti... Il s'était trahi. M. de Marville, avec la joie du triomphe dans les yeux, continua en montrant Mme de Carol qui reprenait ses sens: —Monsieur de Carol, le juge qui a toujours cru à votre innocence, et pour qui votre mort était un lourd fardeau, vient vous dire: Ne dissimulez plus; soyez tout au bonheur de revoir les vôtres. Vous n'avez plus rien à craindre! Voyez, votre pauvre femme n'a pas hésité à vous reconnaître, elle se demandait aussi, à présent, sur quelle tombe elle a prié depuis dix ans! —Ah! André, tu vis, soupire la pauvre créature, qui ne pouvait croire à la réalité de son bonheur. Tu vis... C'est impossible, et cependant je te vois, tu es devant moi, dit-elle encore, joignant ses mains tremblantes. C'en était trop... André de Carol tomba à genoux devant sa femme, saisit ses mains qu'il baisa ardemment en lui disant: —Oui, ma bien-aimée, c'est moi qui, grâce à la générosité d'un malheureux désespéré, ai pu recouvrer la liberté et dévoiler le vrai coupable. Tu sauras plus tard quels of-

forts j'ai dû faire pour vous retrouver en cet enfer qu'est Paris, et quelles lattes j'ai eues à sonner avant de pouvoir atteindre le but que je poursuivais, non seulement pour moi, mais encore pour celui qui fut mon compagnon de cellule, William Snorby. M. de Marville intervint: —Expliquez-moi comment a pu avoir lieu cette substitution. —Ce fut mon pauvre compagnon qui l'échafauda tout seul. Désespéré, résolu à mourir, mais désireux que sa mort fit cesser une grande injustice, William Snorby, profitant de ma douleur, de ma préoccupation, se coucha, le jour où on le mit avec moi, dans le lit que j'occupais la veille. Tandis que je dormais, il changea ses vêtements contre les miens, qu'il revêtit; puis il plaça dans la poche de son veston que je trouvais sur moi la lettre que je vous ai remise, et elle est là, dit-il, elle était écrite pour être lue par tous et ne pouvait être comprise que par moi... André de Carol tira alors de son portefeuille une lettre, j'en parle par le temps, qu'il remit à M. de Marville. —Lorsque je m'éveillai, je fus stupéfait de voir mon pauvre ami de captivité pendu à la lucarne de la cellule. A mes cris, on accourut... Le veille, le gardien Dutrieux, qui nous connaissait bien, avait été remplacé. En entrant, comme le nouveau gardien m'ap-

prophait sur la négligence que j'avais apportée dans la surveillance dont on m'avait chargé il m'appela du nom de mon infortuné camarade. La conversation que j'avais eue la veille avec Snorby, la vue de la substitution faite par lui de mes vêtements m'ouvrirent les yeux, je compris... je laissai faire... En m'habillant, je trouvais dans le veston la lettre; le lendemain j'étais remis en liberté. La mère de William Snorby mourut en me revoyant, elle était à l'agonie quand je débarquai à New-York, où une pressante dépêche rappela celui qu'elle croyait être son fils. Ma connaissance de la langue et des mœurs de la grande cité, ainsi qu'une fièvre cérébrale dont les suites servirent à expliquer mes absences de mémoire, sauvèrent une situation plus que délicate. A ce moment, un interne entra annoncer la mort de Duvarger. —Je regrette, monsieur de Carol, que le véritable assassin de Roger-Mornay n'étant plus, un état-procès ne puisse vous réhabiliter aux yeux du monde! Heureusement, la presse est là, elle nous aidera... En attendant, cause involontaire de vos souffrances, je vais faire le nécessaire pour vous permettre de recouvrer bientôt vo-

tre identité. Il y a, par exemple, un point délicat. L'immense fortune que possédait William Snorby n'appartient plus à André de Carol... —Mes mesures sont déjà prises, interrompit en souriant le mari d'Anna. Depuis que j'ai reçu la fortune de M. Snorby, j'ai tenu un compte exact du capital et des intérêts accumulés et composés; la somme sera remboursée à l'unique héritière de Snorby, issue de son mariage avec Suzanne Vally, Mlle Eva Snorby. Il me restera plusieurs millions de dollars, fruit de spéculations heureuses. Eva Wally a été placée sous ma tutelle par un jugement rendu à New-York. Bien entendu, elle devra être pourvue d'un autre tuteur jusqu'à ce qu'elle-même ait décidé de son sort. —Monsieur de Marville, dit gracieusement Anna de Carol, dont les yeux resplendissaient de bonheur, je vous pardonne tout ce que j'ai souffert. Le juge s'inclina en répondant: —Madame, votre pardon m'enlève un remords qui me torturait depuis de longues années. Trois mois après, le mariage de Pierre Delvoocourt et de Marie de Carol était célébré en grande pompe à l'église de la Madeleine, où d'ailleurs les bans de René de Carol et d'Eva Snor-

by étaient publiés. L'histoire du détenu substitué eut un succès fou à New-York, et la famille Snorby décida le maintien d'André de Carol dans ces fonctions de tuteur qu'il avait si bien remplies comme pseudo-père. Yaya aurait bien voulu épouser «petit» compère Jacques Larbaud, mais celui-ci résista aux avances de la créole; grâce à M. de Carol, il se trouve à la tête d'une grande entreprise de peinture. Quant au vieux domestique Alexandre, il pourrait, propriétaire d'une jolie villa à Bois-Colombes, y vivre de ses rentes; il a préféré rester auprès de ses chers maîtres. —Ami fidèle du malheur, lui ont-ils dit, tu as bien le droit de partager notre bonheur. Marie a noté le groom Valentin et sa petite fiancée Clémence Baluchet; le mariage aura lieu lorsque Valentin sera revenu du régiment. Le temps remet en ce monde tout à sa place. FIN.

Le Grand Footbille WILLIAMS a dit des BROWN'S Trochets. «Monsieur, rapporte avec moi un bon coup d'argent grâce à LA LOZÈNE, ce mal à ma gorge pour lequel les «Trochets» ont un succès...» —N. P. WILLIAMS. 1er oct-1899.